

Pierre Gérard

Si tu revenais ?

Ce roman a été publié sur [Bookelis](#)

© Pierre Gérard Juillet 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservée pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ouvrage

L'accident

Six mois que Pierrot n'était pas revenu dans le quartier de son enfance, c'est le moment où jamais d'ordonner ses idées. À peine deux jours qu'il a quitté Mathilde et elle lui manque déjà, Mathilde, au regard immense l'attend en Bretagne et il se passe en boucle la question posée maintes fois, « Tu m'aimes ? », rien de plus banal, mais c'est plus fort que lui, il a besoin d'être rassuré à plein temps au risque de se montrer gonflant par moments.

Pierrot, bien calé derrière le volant ajuste le rétroviseur, il porte un dernier regard vers l'entrée de la cour où il a vécu, le goût du café de sa mère lui reste en bouche et le retient un peu, pas longtemps car il n'y a plus que Mathilde qui compte, toute sa vie d'avant brûlée dans une sorte d'autodafé intime.

Contact, le moteur tousse et cale, second tour de clé la Simca démarre, *raôô* « Mettez un tigre dans votre moteur » dit la pub, là, c'est un matou qui miaule, les amortisseurs sont fatigués, Pierrot, lui, est en pleine forme, à peine une bouffée de nostalgie emportée dans la fumée d'échappement. La vitesse enclenchée emmène Pierrot vers sa destinée, les regrets ne sont pas invités. Au franchissement de l'autopont en fer et béton au-dessus de la voie ferrée, la radio réglée à fond hurle *Venus des Shocking Blues*.

Il fait beau derrière les nuages l'automne n'est pas loin, ce sont les derniers feux du soleil après l'été, ce sont aussi les derniers feux tricolores avant l'autoroute. Lille la Flamande s'estompe, les contreforts miniers sont en vue, les terrils ressemblent à des montagnes de charbon en attente de glaciation. Vite, s'évader, éviter les péages, rejoindre la lumière maritime via Abbeville, Rouen. Sortie : Arras treize kilomètres, route à trois voies la circulation est dense, les dépassements dangereux. Pierrot a la sensation d'un oubli. Le cadeau de Mathilde ? Une combinaison pyjama en satin, d'un goût douteux, verte avec des fleurs, achetée sans réfléchir à la fermeture des Nouvelles Galeries. Il vérifie si le colis enrubanné se trouve bien sur la banquette arrière, une seconde d'inattention et voilà que deux phares hypnotiques le fixent, plus le rictus d'une calandre, pare-chocs rouillé, bang... Le trou noir.

Au bout du corridor, une lueur est apparue, jaune et tremblante. En guise de flash annonceur c'est raté, passez votre chemin, la mort n'est pas mieux que la vie quand il pleut. Pierrot perçoit des voix, celle de son père décédé en cinquante-cinq, sa mère est présente elle aussi, ils parlent en même temps, des mots insaisissables, les sons l'atteignent comme une musique d'ascenseur, le problème est de savoir où s'arrêtera l'ascenseur ? Ses parents se tiennent par la main, scène réjouissante, il n'avait pas souvenir d'un tel spectacle.

Enfant, Pierrot avait peur du marchand de sable qui l'emportait au moment de dormir, aujourd'hui le marchand de sable c'est lui, il est spectateur de ce qui arrive. Les parois du rêve le serrent ; il voit son ami Hervé, le frère de Mathilde, sans Hervé pas de Mathilde et peut-être pas d'accident. Pierrot a rencontré Hervé il y a trois ans à l'armée, depuis, leur amitié

n'a jamais cessé, sans compter qu'ils ont un projet en commun. Pierrot doit absolument se réveiller, Hervé compte sur lui. Mathilde sourit, rassurante. « Ça ira, ne t'en fais pas ». Pierrot est enfermé dans un rêve sans espoir de sortie, court sans avancer, vole entre des toits et le dessus d'un cube qui l'écrase, il étouffe, voudrait quitter le songe, se lever, n'y arrive pas.

Combien de temps Pierrot a erré entre la vie et la mort, la mort et la mort, il n'en sait rien, dans le pays des limbes le temps n'existe pas ; paysages inconnus, glacés, que du vide, il distingue des bruits, des voix, depuis quand est-il une momie ? Cette situation d'être mort sans l'être le détruit encore plus. Son corps n'est plus là, sa pensée vagabonde, désespéré, il se souvient qu'après un accident grave, il n'est pas rare de se retrouver tel un légume sans moyen de communiquer avec le monde extérieur. En pareils cas, les visiteurs espérant des réactions, s'adressent au malade, comme dans les messes noires ils auraient tendance à poser des questions du genre.

« Si tu entends frappe deux coups »

Quelqu'un a dit :

« Si tu n'entends pas frappe un coup »

Quel est le lourdingue qui a osé ? Sans doute le mari de sa sœur, c'est son style d'humour.

Le voilà devenu un esprit frappeur qui ne frappera sans doute jamais.

Inouï, comme remontent les souvenirs, Pierrot prend tout ce qui vient il est une éponge. Pour passer le temps par jeu au début, bricole les clichés qui défilent en série, puis décide de se faire un film, des chemins et des existences se croiseront, se mêleront, projetant amours et contradictions en gerbes : la vie des gens tout simplement.

La route a pris fin quand son tas de ferraille s'est encastré dans un camion lourd et pétaradant, en piste maintenant pour cet autre voyage, sans bagage, juste à la force d'images dévalant d'une chute « niagaresque », brouillé d'éclaboussures éclatantes comme autant d'histoires possibles.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT L'ACCIDENT

Une vie normale

Que réserve la vie quand chaque jour est une surprise, quelle espérance avons-nous d'être autre chose qu'un fétu emporté par un flot puissant. Résister est tentant bien qu'inutile, remonter le courant accroché à des bouées de mots, reprendre pied sur une rive accueillante, tailler verbalement comme statues ceux que l'on aime. Dans notre bulle nous sommes trop isolés, trop égoïstes, heureusement les bulles sont faites pour éclater, programmées dès leur formation elles appliquent une stratégie physiquement incontournable, le syndrome de la grenouille de la fable qui cherche à être aussi grosse qu'un bœuf. Pas moyen d'échapper à l'explosion de nos rêves brisés, comme autant de bulles s'élevant si haut que fatalement elles butent sur l'inaccessible.

À l'adolescence j'étais du genre rêveur, j'aurais pu, j'aurais dû être révolté depuis qu'un policier m'interrogeant sur une histoire de vélomoteur disparu, me demanda :

- Profession du père ?
- Décédé
- Profession de la mère ?
- Mère au foyer, sept enfants
- Tu parles d'une famille, allez dégage !

J'ai pensé, « Ils ne t'auront pas, reste un rêveur ».

Mes parents ont choisi de me prénommer Pierre, comme mon père, mais depuis aussi loin que je me souviens mon surnom est Pierrot, sans doute que ça me correspond bien, Pierrot, clown ou moineau, mes os lourds au squelette fragile me donne plutôt l'air d'un albatros croisé avec un flamant rose, rougissant au moindre émoi.

Souvent seul, traînant en ville des baskets pleines d'un ennui que je ne parviens pas à expulser, comme constipé des pieds, je déambule tête en l'air, façon western quand la cavalerie franchit le canyon. Pas d'Indiens en vue. J'apprécie simplement la géométrie des toits qui s'enchevêtrent les gouttières qui se croisent, les fragments de lumière des vitres claquant sous l'effet d'un souffle de vent. Empilement de deux mondes, le rez-de-chaussée des immeubles se démarque des étages. Dans les rues étroites le soleil ne s'attarde pas sous le deuxième niveau, alors les habitants du bas peignent les boiseries de couleurs vives, ceux du haut cultivent des fleurs aux fenêtres exposées à plus de lumière, et même des herbes aromatiques. Les gens semblent plus gais dans les étages, les oiseaux ne sont pas en reste car au moindre rayon ils chantent la sérénade.

Avoir seize ans dans les années soixante est excitant et stressant à la fois, le changement d'époque ne fait qu'ajouter à la tension. C'est une période transitoire, la guerre froide ne fait plus peur, nos parents, discutant du passé, séparent bien les périodes "d'avant-guerre" et "d'après-guerre" ce qui en dit long sur le traumatisme subit.

Je ne demande pas grand-chose, juste rêver à plein temps, sans jamais chercher à anticiper plus loin que quelques jours. J'emplis mes oreilles de ritournelles plus ou moins construites, pas de tourne-disque chez nous alors tout est bon : fêtes

foraines, radio crochet, kermesses, les tubes du moment écoutés sur le transistor, c'est une culture musicale en monophonie, captant trop rarement de la musique classique ou des chanteurs à textes. Cinéma, musique et flipper, trois passions empiétant sur des études déjà bien minces. Pendant un bon bout de temps le flipper a pris le dessus. Si vous pouviez vous planquer dans le caisson du billard électrique (un Gottlieb's de préférence) vous observeriez idéalement un joueur solitaire pas très sûr de lui, au jeu comme dans la vie.

Réflexions

Lundi prochain j'intégrerai mon premier emploi. Mécano. Visser, dévisser, dépanner, du lundi au samedi midi, quarante-cinq heures par semaine, un franc de l'heure au début puis un franc quinze après la période d'essai. Au bistrot un café vaut trente centimes, un demi de bière soixante centimes. Le salaire, payé en espèces chaque samedi, représente de quoi faire les courses du week-end, c'est vous dire s'il est bienvenu à la maison, le salaire des frangines qui bossent en atelier de confection couvre l'autre partie des frais courants, les allocs bouclent à peine le budget. Sans imprévus ni pépins la soudure est faite. Pas de quoi s'emballer. Les wagons de la société de consommation sont accrochés, maintenant il s'agira de pédaler de plus en plus vite, pendant plus longtemps.

Dans l'immédiat, priorité à la partie de flipper entamée en pleine réflexion sur mon futur job. Le décor du jeu envoie des œillades, et comme toujours j'ai le sentiment d'être observé ; je scrute alentour, le rade est vide à part la serveuse presque jolie, si j'osais je lui poserais des questions sur sa vie, ses loisirs, ses aspirations pour assez vite lui demander si elle veut bien montrer plus que son chemisier laisse deviner. Obsédé, embarrassé et poli je n'ai rien réclamé, sauf un petit café ; il fait sombre, des nuages noirs sont en embuscade, l'orage n'est

pas loin, les lumières sont allumées en pleine journée,
« *ambiance de fin du monde* ».

L'urgence impose de réparer le vélomoteur afin de gagner en autonomie et du temps de sommeil : bougie encrassée, pot d'échappement percé. Choisir un métier salissant alors que l'on déteste avoir les doigts noircis n'était pas malin, plus grave encore pour un mécano est de négliger sa monture.

Le temps d'une balade sans but, « ce que j'apprécie le plus », entamons le parcours par un passage aux bains douches. Le lieu à la mode non pour danser mais pour se décrasser, les vrais avec de l'eau et du savon. Longue file d'attente, odeur de chlore, air humide et collant. Le responsable manie habilement la serpillière, il porte un débardeur blanc en coton, l'insigne de la ville de Lille, lion des Flandres jaune sur fond marine, cousu sur la poitrine, un short flottant bleu ciel de maître-nageur, au cas improbable où quelqu'un se noierait dans une baignoire. Le surveillant, musclé pour un homme proche de la retraite ne fait pas son âge, loin de là, il pourrait en remontrer aux apprentis James Dean, ses cheveux d'une blondeur peroxydée semblent avoir supporté une trop grande exposition au sel et au soleil un vrai beach-boy de quartier ce type, si ce n'est quelques varices bleues sur le mollet droit indiquant une mauvaise circulation du sang.

Propre comme un sou neuf après le passage aux bains, la déambulation se poursuit du côté de la rue du Marché où je ferais le beau. Apercevrais-je Betty ? À chaque fois qu'on se croise elle délaisse sa bande de potes, clignant des cils, allongés au mascara, ses yeux bleus me disent des choses auxquelles je ne sais répondre. Betty, jolie mutine, cheveux courts blonds et lisses, ressemble à Twiggy l'égérie de Mary Quant. Tous les garçons souhaitent flirter avec Betty, c'est

compréhensible, ses lèvres promettent tendresse et fraîcheur d'un After-heighth.

Trop vite mariée, Betty n'a pas cessé d'idéaliser notre relation non aboutie. Les courriers bleus que me remet ma mère avec un sourire entendu me font froid dans le dos. Étonné de susciter pareil sentiment, j'ai compris aussitôt qu'il n'est pas besoin d'aimer pour être aimé, comprenant que l'amour peut être une douleur.

Allons enfants !

Ce dimanche est unique puisque c'est le dernier de ma vie d'écolier. Pas le cœur à plaisanter, un peu tendu compte tenu de l'évènement, est-ce la raison pour laquelle à l'entrée du dancing j'ai failli me faire démolir la tête, provoqué en combat singulier par un aspirant voyou en quête de galons dans sa bande. Le chef, « Violette », surnom inadapté, il sent l'oignon frit, a donné les consignes. L'affrontement poings nus, est rapide, envoyés et surtout reçus quelques coups, résultat : un œil au beurre noir. Théâtral, « Violette » déclare, « match nul, serrez-vous la main » puis péremptoire m'adresse un « si t'avais gagné on t'cassait la gueule », ensuite les durs à cuire m'ont laissé tranquille, ouf !

Ambiance de rentrée qui cette fois-ci ne sera pas « des classes ». Un coup de brosse, les dernières poussières de vacances s'envolent. Ponctuel, premier jour oblige. Équipé d'un bleu de travail bien raide, amidonné à cœur. Le garage, se situe dans le Vieux-Lille, face à la maison natale de De Gaulle. Le patron m'attend de pied ferme, tour d'horizon rapide, une mise au point, « ici on n'est plus à l'école, on s'adapte, si tu ne sais pas tu demandes ». C'est un homme à l'allure sportive, un peu empâté mais une belle prestance portant une combinaison bleu clair, qui, malgré ses interventions sur les moteurs reste

clean, alors que rapidement, l'apprenti et moi, sommes couverts de cambouis du col aux chaussures.

Nettoyage de pièces, démontage de culasse, graissage, une mise en bouche destinée à me tester, manifestement le boss regrette son ancien ouvrier parti à l'armée, il me fait comprendre que je ne lui arrive pas à la cheville.

La clientèle est variée et plutôt sympa.

Deux clients se distinguent, Marco et son copain Gilbert, Double pâte et Patachon. Marco petit trapu, nerveux comme une puce, cheveux en épis, des litres de gomina ne suffisent pas à discipliner le crin lui couvrant la tête, sa Peugeot 403 de couleur vert d'eau est sa passion, il a mis des chromes partout. Marco et Gilbert bricolent le faux bolide à tours de bras, ils sont autorisés à utiliser les outils de l'atelier, le patron du garage donne des conseils, moquant sans se gêner les lubies de Marco. Le pote de Marco, grand échalas blond aux baskets blancs, suit dans le sillage, quand il s'adresse à moi il me parle comme à un petit frère. Gilbert est relax. Les deux compères sont des hommes à mes yeux, à l'aise dans l'époque et leur vie apparemment insouciant me fait envie, j'aimerais leur ressembler.

Gilbert est serveur dans une discothèque proche de Lille, Le gamin que je suis étonné de tout, trouve sympa ce métier de serveur, imaginant une ambiance avec ses indics et ses truands, à l'instar des films de gangsters au grand cœur, la belle vie nocturne, quand tous les chats sont gris. Un boulot pareil me conviendrait, propice aux rencontres, la fête en continu, oublier le jour et jouer à cache-cache avec le réel. Des idées de changement germent en moi, déjà marre d'être mécano surtout que l'hiver arrive. Les dépannages dans la neige, le froid dans l'atelier, les boulons qui foirent, ou pire, cassent au dernier

moment. Gilbert croisera ma route un peu plus tard dans d'autres circonstances,

C'est mon choix ce métier de mécanicien qui me rebute déjà. Si j'en change il me faut bien réfléchir afin de ne pas regretter ensuite, maman ne comprendrait pas, d'autant que ce genre de décision est dictée par des considérations « financières », la paye, même modique aide à faire bouillir la marmite.

La plupart du temps je suis en mode rêverie, abordant l'existence comme si c'était un véhicule chargé de surprises, vous emmenant toujours plus loin même si vous n'avez rien demandé. La vie ne laisse pas d'autres choix que d'avancer. Imaginons, un cheval lancé au galop, s'il te frôle empoigne sa crinière, laisse-toi emporter c'est la chance qui passe, allez plus loin est toujours mieux que de rester planté à se lamenter.

Nos vies ressemblent à ces autos surchargées de valises dont on a oublié le contenu, comme on ne veut rien jeter il faut empiler des bagages sur le toit. Selon les passagers : femmes, enfants, beaux-enfants plus ou moins gracieux, les malles s'entassent, nous sommes des fugitifs, attention à l'embarquée, certains glissent, tombent dans le trou noir de familles recomposées, exit certains souvenirs, conservés dans ces cantines qu'on n'ouvre plus, ou seulement quand la solitude vous prend au milieu d'une aire de repos, désertée entre deux grandes vacances.

Existences menées à toute vitesse, le temps semblant se rétracter, un pare-brise virtuel pour seule protection, prenant les coups, au début, de petites secousses, devenant brutales par moments, vent, pluie, grêle, l'opalescence d'un bouclier dérisoire. Alors l'essuie-glace mental se met en marche balayant l'espace qui vous tient à cœur, rafraîchit le cerveau à